

Pierre Thévenaz 1913-1955

Autor(en): **Muller, Philippe**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia =
Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **15 (1955)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre Thévenaz

1913–1955

La philosophie romande, la philosophie tout court, a été durement frappée par la disparition prématurée successivement de Perceval Frutiger, de Georges Mottier, de Raymond Savioz, de Pierre Thévenaz enfin. Une floraison de jeunes forces, qu'un vent mauvais disperse avant qu'elles n'aient donné leur moisson d'œuvres achevées... La perte que nous avons faite avec Pierre Thévenaz est d'autant plus sensible que sa carrière jusque-là avait été plus brillante, et qu'il venait de dépasser l'étape de réflexions préalables, et arrivait à pied d'œuvre à la rédaction du livre qu'il préparait depuis 1938 et dont il avait arrêté le titre: *Condition de la raison* (Essai sur les fondements d'une philosophie protestante) et le numéro d'ordre dans la Collection *Etre et penser*.

Pierre Thévenaz s'était formé à Neuchâtel, où il fait toutes ses études jusqu'à la licence ès lettres classiques, et où il présente en 1938 déjà, à vingt-cinq ans, sa thèse: *L'Ame du Monde – Le Devenir et la Matière chez Plutarque*. Confrontant Plutarque et Platon, sur un passage du *Timée*, il y témoigne de cet enracinement dans la pensée antique, et même de sa sûreté philologique et critique, qui formeront comme les constantes de sa réflexion ultérieure. Il eût pu opter pour la philologie, et y faire une respectable carrière: c'est vers l'approfondissement de la pensée philosophique qu'il va cependant. De 1938 à 1941, il est à Bâle, membre de l'Institut anthropologique de la Fondation Lucerna. Les loisirs que lui permettent cette bourse lui donnent le recul nécessaire pour explorer avec avidité et perspicacité les divers modèles qu'il trouve dans la tradition ou dans le contact contemporain. Il fait l'inventaire des tendances de la philosophie romande, des courants de la pensée suisse allemande et consacre des articles à faire connaître au public français Paul Haeberlin (dont il traduira l'Anthropologie philosophique) ou à se confronter avec l'existentialisme chrétien de Gabriel Marcel. Ces années de préparation sont sous le signe de l'«Einfühlung», de la compréhension sympathique de ceux dont il s'approche et auxquels il commence par présenter des portraits où ils se reconnaissent, allant chaque fois à l'essentiel, mais sans pour autant se confondre avec eux: il conservera jusqu'au bout cette condition de l'originalité, une sorte de distance critique qui eût pu lui ouvrir une carrière d'historien de la philosophie, mais qui, chez lui, se révélera comme la première étape d'une construction systématique.

En 1941, il est nommé simultanément professeur au Gymnase de Neuchâtel et privat-docent à l'Université. Il prononce sa première leçon inaugurale, celle où son programme personnel apparaît pour la première fois dans toute son ampleur, et qui sans doute fait ressortir le mieux ses thèmes les plus propres. Ouvrant la métaphysique sur la morale, prolongeant la réflexion morale par une réflexion métaphysique, il se heurte à cet enracinement vécu de la raison dans la fragilité humaine qui appelle une «reconnaissance des limites» dont ses recherches ultérieures seront autant d'explorations. Zurich l'enlève à Neuchâtel en 1946, mais il n'y restera que deux ans. Il s'est trop révélé à lui-même dans l'enseignement vivant, le contact éveilleur avec la jeunesse gymnasiale et universitaire, pour se sentir complètement à l'aise dans la Chaire de philosophie et de pédagogie de l'Ecole polytechnique fédérale, où ce contact pédagogique reste précaire et décevant. Il était à peine installé (avec une nouvelle leçon-programme: Du Relativisme à la Métaphysique), qu'il est appelé à Lausanne, où il trouve une situation et une activité à sa mesure dans la Chaire ordinaire de philosophie.

Désormais, il est en pleine possession de sa pensée. Historien, mais surtout éveilleur par une partie de son enseignement (c'est à cette veine que nous devons une étude étendue sur la phénoménologie, parue dans trois livraisons successives de la Revue de Théologie et de Philosophie, 1952, I-II et IV), il cerne toujours plus étroitement son thème essentiel, la symbiose d'une réflexion philosophique exigeante et d'une vie chrétienne entièrement assumée. Etablir d'un côté la «valeur de la connaissance philosophique» (titre de sa leçon-programme de 1949), et de l'autre chercher «le point de départ radical» de la réflexion métaphysique («La question du point de départ radical chez Descartes et Husserl», dans les Actes du Colloque international de Phénoménologie de Bruxelles, avril 1951), opposer la «crise de la raison» à «la critique de la raison» (Etudes de Lettres, décembre 1951) pour montrer derrière toute pacification philosophique la mise en question radicale de l'homme, chercher «la philosophie sans absolu» (Revue d'histoire et de philosophie religieuse, communication à plusieurs sociétés de philosophie en 1953), et esquisser le statut du croyant philosophe, de publication en publication, Pierre Thévenaz allait toujours plus avant dans cette enquête sur la raison et sur l'existence qui devait faire le cœur de son grand œuvre.

Il faut espérer que sa réflexion sera continuée – bien plus et tout d’abord, qu’elle nous sera restituée dans sa vivante complexité, par la publication en un volume de ses divers articles et conférences aujourd’hui dispersées, et peut-être, par celle des chapitres terminés de sa «Condition de la raison». Mais il ne laisse pas seulement une œuvre philosophique et le souvenir d’une activité pédagogique dont de nombreux étudiants portent le deuil: il faudrait évoquer l’homme aussi, l’ami sincère et attentif, l’orateur sans compromission, et, plus près de son intimité, le fils, l’époux et le père – le croyant qu’il a su être en simplicité et en lucidité exemplaires. «Si le philosophe pouvait rester à hauteur d’homme, dans sa connaissance comme dans sa conduite, à la mesure humaine . . . l’ambition légitime de la philosophie de tous les temps . . . s’en trouverait peut-être un peu mieux satisfaite.» Ces mots sont de lui, et lesquels diraient mieux ce qu’il a tenté d’être, un philosophe à hauteur d’homme?

Philippe Muller